

DE L'ÉDUCATION STONY MAYHALL

DARYL GREGORY

Depuis le classique de Lucius Shepard
"Les Yeux électriques", jamais le concept de zombie
n'a été traité avec autant de classe et d'éloquence.
James Morrow



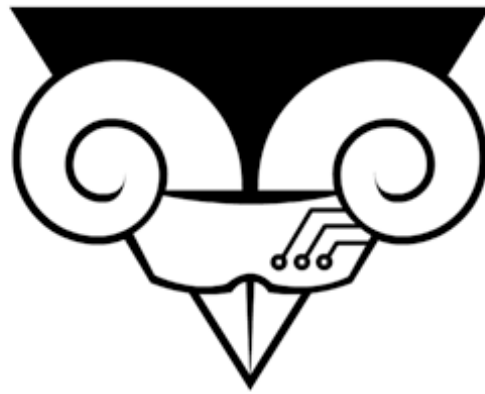
Daryl Gregory

L'Éducation de Stony Mayhall



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Bélial'

Ouvrage publié sous la direction de Olivier Girard.

Traduit de l'anglais par Laurent Philibert-Caillat

Titre original : *Raising Stony Mayhall*

© 2011 Stephen Baxter.

ISBN : 978-2-84344-636-8

Parution : août 2014

Version : 1.0 — 30/07/2014

© 2014, Le Bélial' pour la présente édition

Illustrations de couverture © 2014, Aurélien Police

*Pour les sœurs,
Robin et Lisa*

*Et les enfants,
Emma et Ian*

*Frère Jacques,
Frère Jacques,
Dormez-vous ?*

2011

Enclave d'Easterly

EN GENERAL, ça finit avec la Dernière Fille, l'unique survivante : une jeune femme en débardeur éclaboussé de sang. Elle lâche sa tronçonneuse, son fusil à canon scié, son pied-de-biche — ça varie d'une fois sur l'autre — et sort en titubant d'une vieille maison. Parfois, la bicoque est en flammes. L'aube rougeoie sur l'horizon et les goules ont été vaincues (pour le moment, parce que les happy ends ne durent jamais). Peut-être que d'autres survivants finissent par la retrouver et l'emmènent dans une enclave, une forteresse grouillant de soldats armés jusqu'aux dents, ou à tout le moins de civils bardés de flingues, lesquels la protégeront jusqu'au deuxième volet. Peut-être que cette enclave est située à Easterly, Iowa, à environ cent kilomètres au nord-ouest des ruines de Des Moines. Peut-être que la fille s'appelle Ruby.

Et la voilà assise parmi les herbes hautes, en plein été, tête inclinée comme un peintre. Elle a vingt-trois ans ; ses cheveux noirs sont coupés court, ce qui lui fait gagner un temps précieux par ces matinées postapocalyptiques. Elle habite dans l'enclave depuis un peu plus d'un an, soit le début de la deuxième épidémie. La plupart des jours, même au cœur glacial de l'hiver, elle se rend à vélo à la ferme des Mayhall et guette un mouvement parmi les madriers noircis qui sont tout ce qui reste de la maison. Elle est toujours déçue. La seule chose qui bouge, là-bas, c'est le vent.

Parfois, elle emporte des livres avec elle. À moins qu'elle ne lise une sorte de gros classeur à anneaux plein de pages tapées à la machine, ou le vieux journal intime dont elle a hérité, un petit carnet de fille à la couverture en plaid vert et rose, dont elle ouvre le cadenas avec une épingle à nourrice. Mais la plupart du temps, elle reste assise et se

contente de réfléchir. Cette fille a des projets bien précis, et aujourd'hui est un jour crucial pour la réalisation de ces projets.

Quelqu'un remonte à vélo la longue allée de graviers, une femme d'âge mûr dont la chevelure couleur fer est tirée en une queue de cheval ébouriffée. Sa tante Alice. « Ils arrivent ? demande Ruby.

– Ils devraient être là dans l'heure. J'ai pensé que tu aimerais le savoir.

– Tu viens jusqu'à l'entrée avec moi ? » propose Ruby. Alice fronce les sourcils ; c'est le genre de femme qui a toujours des Choses à Faire. « Oh, allez, insiste Ruby en l'étreignant. Je suis sûre que tu en as envie. » Côte à côte, on pourrait les prendre pour une mère et sa fille. Elles sont toutes les deux grandes, avec un nez fort et des pommettes saillantes, belles.

Elles descendent l'allée jusqu'à la nationale, puis obliquent vers la ville. L'enclave regroupe un peu plus de deux mille hectares de champs, de vieux lotissements, les quelques boutiques et fast-foods condamnés qui constituaient Easterly. Deux cercles de clôture surmontée de barbelés et de projecteurs délimitent la zone franche. L'année dernière, ça a suffi à empêcher les hordes titubantes d'entrer, et aujourd'hui le gouvernement fédéral — le gouvernement fédéral *illégitime*, selon les habitants de l'enclave.

La route est plate et l'on y pédale vite. Ruby a hâte d'atteindre sa destination, mais il fait très chaud et Alice, qui est docteur, refuse de risquer l'insolation. Il leur faut près d'une heure pour atteindre le corps de garde sud et son véritable piège à homards de portails intérieurs et extérieurs. Le shérif Tines vient les saluer ; les deux femmes bavardent quelques instants avec lui et les autres gardes. Pas très longtemps ; au bout de quelques minutes seulement, le type posté au sommet de la tour signale qu'un camion approche.

Au début, Ruby ne voit rien, puis elle distingue une sorte de bulle de mercure qui frissonne dans les brumes de chaleur. Le camion ralentit en atteignant le portail extérieur et les troupes fédérales qui y sont placées en faction. Des soldats casqués aux visières teintées inspectent brièvement la cabine du véhicule, la pelleteuse jaune perchée sur sa remorque, et laissent enfin l'ensemble pénétrer dans le no man's land qui s'étend devant le portail intérieur. Ce bref trajet implique un changement de juridiction, et une tout autre bureaucratie se met en branle. Des gardes civils, sans uniforme mais encore mieux équipés que les officiers fédéraux, avancent et demandent aux deux hommes de la cabine de sortir.

Le conducteur est un Coréen massif. Il descend lentement, aperçoit les deux femmes et se dirige vers elles d'une démarche vacillante. Il est amputé des deux jambes, juste sous le genou, et ses prothèses sont mal ajustées. Les gardes lui crient de s'arrêter pour qu'on le fouille, mais il éclate de rire et balaye leurs ordres d'un geste.

« Tu en as trouvé une ? demande Alice.

– Tu doutais de moi ? Tu doutais de moi ? s'étonne l'homme, hilare. Je l'ai trouvée quelque part à Ankeny, avec le plein de diesel. J'ai pris ça comme un don spontané à l'enclave. Comment va, Ruby ? Vous êtes pas venues seulement pour m'accueillir, non ?

– Il ne se passe pas grand-chose, aujourd'hui, dit Ruby. Merci, merci beaucoup, Kwang.

– T'inquiète, on le trouvera, dit l'homme.

– Amène-toi, Kwang », intervient l'un des gardes. Dans sa bouche, *Kwang* rime avec *dingue*. Kwang a passé toute sa vie ici, et pourtant les gens du coin semblent incapables de prononcer correctement son nom. « On doit vérifier, pour les morsures. À moins que tu préfères qu'on le fasse ici, devant les dames ? »

Kwang éclate de rire. « Le spectacle les ferait défaillir. Je vous ramène ?

– On a nos vélos, dit Alice.

– Fait trop chaud pour pédaler. Allez, balancez-les sur la remorque et grimpez dans la cabine. J'ai la clim'. »

Ruby touche le bras d'Alice. « Ça serait la moindre des choses de lui tenir compagnie », glisse-t-elle. L'année écoulée les a habituées aux privations, mais par une journée pareille, la climatisation leur manque plus que tout. Il y a un générateur dans l'enclave, mais son utilisation est strictement rationnée.

« On ne devrait pas gaspiller du carburant pour ça », dit Alice. Mais, évidemment, elles ne devraient pas non plus gaspiller du carburant pour leur projet. C'est Ruby qui a lancé l'idée, qui a persuadé Kwang de leur trouver une pelleteuse pour les fouilles, qui a convaincu sa famille d'organiser des funérailles. Les autres ne comprennent pas pourquoi elle s'acharne, mais ils veulent bien lui faire plaisir.

Quinze minutes plus tard, après que Kwang s'est soumis à l'inspection, les femmes montent dans la cabine avec lui ; son compagnon a décidé de rester au portail pour bavarder avec les gardes.

La taille réduite de l'enclave devient évidente dès qu'on s'y déplace en véhicule motorisé, même un semi-remorque très lent. Un

jour, peut-être bientôt, il faudra s'étendre, repousser les clôtures pour s'adapter à l'accroissement de la population. Il y a des femmes enceintes à Easterly.

Kwang donne un coup de menton sur leur droite, vers une bande de terre en friche. « C'est là que ta mère les a trouvés, pas vrai Alice ?

– Par là, oui, répond-elle.

– Qui ça ? demande Ruby.

– Stony et sa mère, dit Kwang.

– Attends, ralentis ! » lance subitement Ruby. Elle se penche par-dessus les genoux de sa tante et appuie sur la commande pour baisser la vitre. « Pourquoi tu ne me l'as jamais dit ? » Elle a pourtant pris cette route avec Alice des dizaines de fois.

Kwang fait presque s'arrêter le camion. Rien ne marque l'endroit exact. Ruby ajoute : « Il devrait y avoir une croix ou quelque chose comme ça. Une sorte de monument.

– C'était par là, répète Alice.

– Ici ? » insiste Ruby. Il n'y a qu'une étendue d'herbe.

« Ta grand-mère nous ramenait. Une tempête de neige avait éclaté », dit Alice.

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE UN

1968

Easterly, Iowa

ELLE NE VIT LA MORTE que par miracle. La première tempête de l'hiver était arrivée bien avant ce que les prévisions annonçaient, et Wanda Mayhall conduisait penchée sur le volant, louchant à travers l'ellipse de plus en plus réduite du pare-brise. Les congères rétrécissaient la route comme une peau de chagrin. Le vent malmenait la Ford Falcon et jetait de la neige sur les phares, dessinant un écran de parasites blancs. Wanda chantait d'une voix puissante, haut perchée, le célèbre cantique *I Will Meet You in the Morning*, afin de rassurer ses trois filles.

Et là, au bord de la route, une masse sombre sur la neige blanche.

Elle pensa que c'était une vache morte, ou peut-être un gros chien. Puis, un instant après que les phares l'eurent balayée, elle crut avoir vu un éclat jaune. Ce soupçon de couleur la fit aussitôt penser : *Bottes de pluie en caoutchouc*.

Elle appuya sur la pédale de frein aussi fort qu'elle l'osait ; le van dérapa quand même et ses deux cadettes gloussèrent de joie sur la banquette arrière. L'aînée, Alice, se cramponna au tableau de bord : « Maman ! » Depuis la mort de son père et malgré ses treize ans, Alice s'était accordé les privilèges d'une adulte, y compris celui de monter à l'avant et de critiquer la conduite de sa mère.

Wanda passa la marche arrière et recula lentement, guettant l'apparition subite de phares dans le rétroviseur envahi de neige, jusqu'à ce qu'elle ait rejoint l'endroit où elle avait vu la forme. Elle ne coupa ni le moteur ni les phares. « Ne sortez pas de la voiture », ordonna-t-elle à ses filles.

Elle descendit et gagna l'arrière du van. Le vent faisait danser sa jupe et la neige gelée lui mordait les chevilles à travers le nylon de ses collants. Une tempête de neige typique de l'Iowa, balayant les champs

vides à quatre-vingts kilomètres heure. À quelques pas seulement des phares de recul, l'obscurité se refermait ; Wanda distinguait à peine le champ gris du ciel noir d'encre — elle aurait dû prendre la torche dans la boîte à gants.

Puis elle aperçut la forme, à peut-être trois mètres de la route. Elle descendit sur le bas-côté et s'enfonça aussitôt jusqu'aux mollets dans la neige.

C'était une fille d'à peine dix-sept ou dix-huit ans, à moitié ensevelie par la neige, couchée sur le côté, les bras recroquevillés devant elle. Elle portait une veste en fourrure de lapin synthétique, une jupe sombre, des collants noirs et, effectivement, des caoutchoucs jaunes. Wanda ôta l'un de ses gants et s'accroupit à côté du corps. Elle repoussa les longs cheveux bruns de la fille et posa la main sur son cou : sa peau avait la température de la neige.

Une lumière les baigna soudain. « Elle est morte ? » demanda Alice, la grosse lampe torche argentée à la main. Naturellement, elle avait eu la présence d'esprit de s'en munir : Alice était aussi calme et réfléchie que son père.

« Je vous ai dit de rester dans la voiture, protesta Wanda.

– Chelsea surveille Junie. Qui c'est ? »

Wanda ne reconnaissait pas la fille. S'il s'agissait d'une fugueuse qui tentait de rejoindre Des Moines, comment était-elle arrivée ici, à une centaine de kilomètres de la ville ? Et qu'est-ce qui l'avait tuée ? La température ? Un chauffard ?

Les bras de l'adolescente semblaient serrer quelque chose. Wanda eut un mauvais pressentiment. Elle posa la main sur l'épaule du corps et essaya de le faire rouler sur le dos, ne parvenant à le faire bouger que de quelques centimètres ; une congère s'était formée derrière le cadavre et l'immobilisait dans sa position. Wanda lui tira le bras — il paraissait lourd, mais pas raide —, le fit glisser le long de son flanc. Puis elle releva l'ourlet de sa veste.

Le bébé était emmitouflé dans ce qui ressemblait à des serviettes de bain. Seuls son petit visage gris, ses yeux clos, ses lèvres bleues étaient visibles. Wanda poussa un faible et triste gémissement. Elle glissa les mains sous l'enfant, une paume sous son cou pour le ramener contre sa poitrine. Il était froid, aussi froid que sa mère.

Alice se rapprocha et Wanda leva la main dans l'espoir de lui épargner ce spectacle. Du sang gelé raidissait la chemise pâle et la jupe sombre de la morte ; ses collants noirs en étaient couverts.

Alice avança malgré tout, les sourcils froncés. Elle ne cria pas, ne paniqua pas. Elle regarda le cadavre du bébé dans les bras de sa mère et dit : « On doit l’emmener à l’hôpital.

– Oh, ma chérie... ». Au cours de sa longue carrière d’infirmière, Wanda avait assisté à quelques miracles, mais aucun hôpital sur terre ne pourrait plus aider ce bébé. Elle le serra contre elle et se releva pour regagner le van.

« On ne devrait pas prendre la fille, aussi ? demanda Alice.

– On reviendra la chercher. » Wanda pouvait laisser la mère, mais abandonner un enfant, même mort, était au-dessus de ses forces.

Lorsqu’elles rejoignirent la voiture, elle fit monter Alice en premier avant de déposer le bébé dans ses bras aussi doucement que s’il avait été vivant. Les fillettes se penchèrent par-dessus le dossier des sièges, éberluées. « Vous avez trouvé un *bébé* ? » demanda Chelsea. Elle avait sept ans, Junie trois ans et demi.

Alice commença à répondre : « Il est...

– Rasseyez-vous, *toutes* », la coupa Wanda. Trois gamines hystériques ne lui seraient d’aucune aide. Et il lui fallait à tout prix éviter de pleurer.

Le van regagna la route. Tout le temps qu’elles étaient restées arrêtées, pas une voiture ne les avait dépassées, dans un sens comme dans l’autre. Le téléphone le plus proche était le leur, à trois kilomètres d’ici. Elle allait devoir appeler la police, ou les pompiers, et leur dire où trouver la fille.

Alice cria et Wanda faillit piler. « Alice, tu ne dois pas...

– Maman ! »

Le bébé avait ouvert les yeux.

Au bout d’un moment, Wanda dit seulement : « Ça arrive, parfois. » Elle avait parlé avec sa voix d’infirmière : Alice la croirait peut-être si elle employait ce timbre particulier.

« Il bouge », ajouta son aînée.

L’une des serviettes s’était ouverte et révélait une petite main grise. Wanda regarda la route, puis l’enfant, dont les petits doigts se plièrent.

Elle éprouva une pointe de panique : un nouveau-né ! Un nouveau-né mourant à sauver. Elle ne pouvait pas freiner brutalement ; le véhicule quitterait aussitôt la route. « Rapproche-le du chauffage, dit-elle. Ou rapproche-la, je ne sais pas. »

Elles mirent dix minutes pour rejoindre la ferme, dix minutes qui leur parurent une éternité. Les bras du bébé s’agitaient faiblement sous

ses linges, et ses lèvres remuaient en silence. Alice lui parlait comme elle parlait à Junie après un mauvais rêve : Ne t'inquiète pas, ma petite. Ne pleure pas.

Wanda remonta l'allée mais ne prit pas la peine de rentrer le van au garage. Elle coupa le moteur et prit le bébé des bras d'Alice. « Aide les filles à sortir, dit-elle.

– Chelsea, porte Junie dedans », relayait Alice avant de suivre sa mère dans la maison. D'une main, Wanda boucha la bonde de l'évier et fit couler de l'eau chaude. Le bébé la regardait fixement. Ses yeux avaient la couleur des nuages avant un déluge.

« On doit traiter son hypothermie », dit Alice.

Wanda avait depuis longtemps cessé de s'étonner de tout ce que savait sa fille. « Oui. Va me chercher des serviettes. »

Wanda dévêtit l'enfant. C'était un garçon. Il était bleu-gris de la tête aux pieds, avec un cordon ombilical tout noir de quelques centimètres, et un minuscule pénis gris. Des cheveux noirs, légèrement bouclés. Elle remua l'eau dans l'évier, estima que la température était bonne et y plongea le bébé.

Chelsea rapprocha une chaise pour mieux voir. Junie y grimpa avec elle et passa les bras autour de la taille de sa sœur. « On devrait lui donner un nom, dit cette dernière.

– Ce n'est pas à nous de le faire », répondit Wanda.

Le bébé semblait apprécier l'eau. Il battit des jambes, agita les bras. Il n'avait pas encore émis le moindre son. Alors, elle se rendit compte que sa poitrine ne bougeait plus. Non : elle n'avait pas bougé une seule fois. Le poupon ne respirait pas. Junie tendit la main pour le toucher.

« Écartez-vous, les filles. Ouste ! » Wanda n'avait jamais eu aussi peur en s'occupant d'un patient.

Elle résolut de traiter hypothermie et absence de respiration en même temps, aussi le berça-t-elle dans l'eau d'une main tout en pinçant ses petites narines de l'autre. Puis elle rapprocha ses lèvres de celles du bébé. Doucement, pensa-t-elle. Ses petits poumons sont fragiles.

Elle souffla un peu d'air dans sa bouche. La poitrine s'éleva d'un cheveu, retomba, ne bougea pas plus. Elle souffla encore, et encore. Au bout d'une minute, elle posa les doigts sur son cou. Pas de pouls.

Il la regardait avec ses yeux couleur nuage, parfaitement calme. Il leva la main, comme pour lui toucher le visage. Et ce fut à cet instant qu'elle prit sa décision. Si c'en était une. Si elle avait le moindre choix.

« Maman ? fit Alice. Il va bien ? Tu veux que j'appelle l'hôpital ?

– Non. Pas l'hôpital. » Alice commença à protester et Wanda ajouta : « Tout le monde est bloqué par la neige, de toute façon ; personne ne pourra venir jusqu'ici. Va coucher les filles, s'il te plaît. »

Alice réussit à mettre ses sœurs en pyjama, mais elles refusèrent de quitter la cuisine. Elles regardèrent Wanda travailler, et bientôt cette dernière transpirait comme un coureur de marathon. Au bout d'une demi-heure, le bébé ne se portait ni mieux ni plus mal malgré sa résurrection forcée. En fait, il semblait apprécier le processus. Il transformait l'air qu'elle lui insufflait en gargouillis, en soupirs et en gémissements. Ses premiers sons.

« On doit appeler la police, dit Alice.

– Pas question. » Wanda sortit le bébé de l'eau et il remua les bras comme s'il avait envie d'y retourner. « Pas encore. »

Alice baissa la voix. « Tu sais ce qu'il est. L'une des choses de cette nuit-là. » Alice était assez grande pour lire les journaux, regarder les informations.

« Ça se passait dans l'est, dit Wanda. Et ils ont tous disparu, à présent. » Le président avait annoncé que les créatures avaient été tuées — ou quelque autre terme qui puisse s'appliquer à la destruction de leur corps. Si la police découvrait l'existence de ce bébé, elle le détruirait lui aussi.

Junie avait réussi à se hisser de nouveau sur la chaise. Elle tapota doucement la tête de l'enfant. « Pi-tit bébéééé, chantonait-elle. Pi-tit bébé tout vieeeeuux. »

Alors, la poitrine du nourrisson se souleva et il poussa un long soupir.

« Il apprend à parler, dit Chelsea.

– Il babille, c'est tout », corrigea Wanda. Comment avait-il appris à faire ça ? Ses côtes remuèrent encore, et sa bouche émit un sifflement chuintant. Wanda colla l'oreille contre sa poitrine ; elle n'entendit rien d'autre que son propre pouls dans son tympan. Peut-être apprendrait-il à faire battre son cœur ?

Puis elle se dit : Oh, non, je ne peux pas. Mais bien entendu, elle le devait.

« Les filles, je dois vous dire quelque chose d'important », commença-t-elle. Elle prit Junie sur sa hanche. « Alice, Chelsea, donnez-moi la main. » Elle leur fit poser leurs paumes, l'une sur l'autre, au sommet de la tête du bébé, *l'imposition des mains*, comme le

faisaient les diacres quand quelqu'un était terriblement malade ou particulièrement troublé. Une concentration de prières.

Alice dit : « Qu'est-ce que tu fais, maman ? »

– Nous devons faire une promesse solennelle. Un serment. » Elle prit une inspiration. « On ne devra parler à personne de cet enfant.

– Pourquoi ? demanda Chelsea.

– Personne, répéta Wanda. Du moins dans un premier temps. Vous pouvez me le promettre ? Junie ?

– Je te le promets », dit Junie. Puis Chelsea : « Je n'en parlerai à personne.

– On ne devrait pas, insista Alice. On devrait le dire à la police. » Chelsea poussa un glapisement indigné et Alice se reprit : « Bon, *d'accord*. Je promets. »

Wanda se pencha et embrassa le front du bambin. « Notre secret », dit-elle.

Son esprit travaillait à toute vitesse. Elle devait quand même appeler la police pour signaler la morte. Elle allait leur dire qu'elle avait vu quelque chose, sans être sûre de rien. Elle ne mentionnerait pas l'enfant.

« On devrait l'appeler Grison, proposa Chelsea.

– C'est pas un chat, rétorqua Alice. On ne devrait pas lui donner de nom.

– On l'appellera John, dit Wanda, se surprenant elle-même.

– C'est tout ? fit Alice. *John* ?

– Frère John¹ », ajouta Chelsea.

Le bébé les regarda. Puis cligna des yeux. C'était la première fois.

« Un garçon comme ça aura grand besoin d'un nom ordinaire », dit Wanda.

Ce premier soir, un samedi, Wanda coucha le bébé dans son lit, mais il ne dormit pas. Il reposait là, gargouillant pour lui-même, agitant les bras et battant des jambes. Wanda finit par s'endormir durant ce qui ne lui parut être que quelques minutes. Le bébé ne se calma pas une seconde, mais ne pleura pas non plus. Vers l'aube, elle le

¹ En anglais, la chanson « Frère Jacques », citée en début de roman, s'appelle « Brother John ». [NdT.]

prit dans ses bras et l'emmena dans le salon, où elle le berça jusqu'à ce que les filles se réveillent. Wanda appela l'hôpital pour se faire porter pâle et se rassit, épuisée, cependant que les fillettes se relayaient pour tenir le nourrisson. Il resta éveillé toute la journée, ne fit pas la sieste, ferma à peine les yeux.

Le nourrir s'avéra problématique. Il faisait souvent claquer ses lèvres bleues et remuait les gencives, mais il se détournait quand on lui proposait du lait ou de l'eau. Wanda frémissait à l'idée de ce qu'il pouvait désirer ; ce jour-là, elle lui apprit à avaler du lait artificiel, mais il le régurgitait quelques heures après. Elle doutait qu'il puisse digérer n'importe quel genre de nourriture.

Après le souper, elle alla chercher le berceau à la cave — Junie n'avait cessé de s'en servir qu'un an plus tôt — et l'installa à côté de son lit. Le bébé refusa d'y dormir. Elle lui chanta une berceuse et lui frotta le dos, mais après une demi-heure passée au-dessus du couffin, elle renonça et le recoucha dans son propre lit, où il babilla, geignit et remua jusqu'au matin.

Le lundi, elle n'alla pas travailler, et il en alla de même le mardi. Elle ne pouvait pas se permettre davantage d'absences, mais elle ne pouvait pas non plus confier le bébé à la vieille dame qui avait gardé Junie. Le mercredi matin, elle dit à Alice : « Tu as la mononucléose. Tu n'iras pas à l'école pendant deux semaines. Chelsea te rapportera les devoirs.

– C'est pas juste !

– Ce n'est que temporaire. »

Wanda apprit à s'endormir malgré les bruits et les mouvements, et s'habitua au contact froid du corps du bébé contre le sien. Il passa la nuit à s'essayer à de nouveaux sons. Enfin, il découvrit une sorte de vagissement à même d'attirer l'attention de Wanda, un long cri aigu qui cessait dès qu'elle ou l'une des filles le prenait dans ses bras. Pas de larmes — il ne pleurait jamais — et il ne paraissait jamais grognon. Il aimait tout simplement être dans leurs bras.

Le matin où Alice devait retourner à l'école, Wanda mit le bébé dans une barboteuse qu'elle lui avait fabriquée à partir d'un vieux peignoir, glissa une ceinture de cuir dans les passants dorsaux et l'attacha ainsi dans le berceau. Alice en fut horrifiée. « C'est pas un *chien*. » Wanda ravala toute l'amertume de la culpabilité qu'elle éprouvait et lui dit qu'il n'en souffrirait pas. À la pause repas, elle rentrerait rapidement pour voir si tout allait bien, et dès que les filles reviendraient de l'école, elles le libéreraient.

John sembla peu perturbé par ces nouvelles dispositions. Il ne refusa pas la barboteuse lorsque Wanda la lui passa. Tous les matins, il était satisfait d'être attaché, et toutes les après-midi, heureux d'être libéré. Elles jouaient avec lui, le nourrissaient, et il régurgitait tout. Il refusait de mourir ou de grandir.

S'il avait montré le moindre signe de mal-être, Wanda aurait été obligée de l'emmener chez un docteur. Elle travaillait à l'hôpital depuis des années et faisait confiance à quelques infirmières, ainsi qu'à un médecin ou deux, mais elle doutait qu'aucun d'eux n'ait pu ou voulu garder le secret. Ils verraient ce bébé comme un danger, un porteur de maladie. Le gouvernement avait annoncé la destruction de toutes les victimes de l'épidémie, mais les journaux signalaient régulièrement que des morts ambulants avaient été aperçus en Pennsylvanie ou à New York, et les tabloïds évoquaient chaque semaine des hordes de créatures surnaturelles cachées quelque part, prêtes à attaquer. Un jour, Alice ramena un exemplaire du *National Enquirer* à la maison, les yeux rougis par des larmes contenues, et le jeta violemment sur la table de la cuisine. La couverture montrait un homme gris avec un impact de balle sur le front.

« Ces photos sont des faux, lui dit Wanda. Ils font ça tout le temps. » Elle serrait John dans ses bras, lequel semblait ravi de voir Alice.

« Et après ? fit cette dernière. C'est ce qu'ils lui feront. » Wanda étreignit sa fille, et John gloussa entre elles. « Qu'est-ce qu'on va faire, maman ? » Alice avait fait volte-face depuis la nuit de la découverte de John ; désormais convaincue qu'elle devait protéger le bébé du monde extérieur et non sa famille de cet enfant diabolique, elle s'était proclamée grande ordonnatrice des subterfuges.

Mais Wanda était l'adulte, la *seule* adulte, même, depuis le cancer qui avait emporté Ervin. « Je trouverais bien quelque chose », dit-elle.

D'une manière ou d'une autre, elles réussirent à tenir secrète l'existence du bébé. Elles avaient eu de la chance, jusque-là. Le corps de la mère avait été récupéré au bord de la route, étiqueté Jane Doe² et

² Aux États-Unis, un cadavre désigné John Doe (ou Jane Doe pour une femme) signifie que l'identité de ce dernier demeure inconnue. [NdE.]